

BÉNÉDICTE JOURGEAUD

# UNE HÉROÏNE AMÉRICAINE



Prix du Livre Romantique

  
CHARLESTON

PRIX DU LIVRE  
ROMANTIQUE 

# UNE HÉROÏNE AMÉRICAINE

« *Un roman différent, enlevé, mené tambour battant comme la vie de ses héroïnes. Deux personnages de femmes extraordinaires [...].* »

Valérie Gans, journaliste à *Madame Figaro*

**D**etroit, États-Unis, 1950. Brownie Wise, une femme au foyer américaine, change le quotidien des femmes en faisant prospérer les produits de la gamme Tupperware d'un certain Earl Tupper. Un demi-siècle plus tard, Amelia Earhart, une jeune étudiante française exilée outre-Atlantique, bouscule le microcosme universitaire par sa liberté d'esprit.

Brownie et Amelia, deux femmes extraordinaires, à deux époques différentes, que le destin va finir par réunir. Sauront-elles, ensemble, bouleverser le monde chacune à sa façon sans sacrifier leur vie de femmes ?

Lauréat du Prix du Livre Romantique,  
présidé par Evelyne Bloch-Dano, biographe et romancière.

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN 978-2-36812-022-4



9 782368 120224

**18 euros**  
Prix TTC France

  
CHARLESTON



design : bernard amiard

UNE HÉROÏNE AMÉRICAINE

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2014

17, rue du Regard

75006 Paris - France

[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-022-4

Dépôt légal : mai 2014

Correction : Christine Cameau

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :  
[facebook.com/Editions.charleston](https://facebook.com/Editions.charleston) et sur Twitter à [@LillyCharleston](https://twitter.com/LillyCharleston).

Bénédicte Jourgeaud

UNE HÉROÏNE  
AMÉRICAINE





*« Il ne suffit pas de mourir pour devenir un héros.  
Encore faut-il savoir vivre puis survivre en héros. »*

Henry Woods  
*Bases et Significations de la mythologie  
dans une pensée moderne*  
(1<sup>re</sup> édition, 1957, Lynch Books)



# PREMIÈRE PARTIE



# Chapitre 1

Elle s'appelait Amelia Earhart. Un hommage de ses parents à l'aviatrice américaine qui avait traversé l'océan Atlantique à la fin des années vingt. La ressemblance s'arrêtait là. Amelia, jusqu'à ses vingt-sept ans, avait grandi aux portes de Paris. Une maison banale en briques rouge sombre où tout semblait avoir été moulé dans un même bloc, des escaliers du perron à la cheminée. Si son patronyme avait cette consonance américaine et son prénom perdu son accent, c'était en souvenir de son grand-père canadien. À peine âgé de vingt ans, Andrew Earhart, jeune officier parachuté sur les plages de Normandie « pour sauver la France », s'était uni à la fin de la guerre avec la grand-mère d'Amelia. Il n'était plus jamais retourné dans son pays. Elizabeth Earhart était née de cette union franco-canadienne et avait donné naissance vingt-cinq ans plus tard à une petite Amelia.

Amelia Earhart n'avait jamais connu son grand-père. Il était mort jeune, à l'âge de quarante ans. Elle connaissait

cependant dans les moindres détails les circonstances de ce coup de foudre entre ses grands-parents. Un événement qui était à ses yeux ce qu'il s'était passé de plus intéressant dans sa famille : Amelia reprochait à ses parents d'être aussi quelconques que leur maison.

Comme dans toutes les familles, il y avait cependant une histoire cachée : comment un Canadien avait dû s'habituer à la vie normande et travailler à se faire accepter. Ce qui, dans les années cinquante, au pays du camembert, du cidre, des vaches blanches et noires, n'avait pas toujours été évident. Il y était arrivé à force d'endurance mais cela avait joué sur sa santé. Trop de soirées à débattre devant des verres de calvados des différences et des ressemblances entre les Français et les Américains avaient fatigué son foie. Ces longues discussions – et il faut l'avouer, le mal du pays – avaient déclenché une cirrhose qui parviendrait cependant à se contenir pendant dix ans mais ferait beaucoup souffrir Andrew Earhart.

Ce pan de l'histoire familiale était resté secret. La grand-mère d'Amelia l'avait gardé pour elle. Sa fille Elizabeth, la mère d'Amelia, trop jeune à l'époque pour comprendre combien son père s'était senti déraciné, n'en conservait aucun souvenir. Après la mort d'Andrew Earhart, alors qu'elle avait à peine dix ans, Elizabeth Earhart avait idéalisé ce père officier, tout comme elle avait embelli la rencontre de ses parents. « Une belle histoire d'amour qui a triomphé des frontières. » Cela avait rendu Elizabeth Earhart terriblement romantique. Elle en avait même fait profession. Elle travaillait depuis plus de trente ans pour le plus prolifique producteur de romans sentimentaux au monde : les éditions Harlequin. Traductrice de l'anglais vers le français, Elizabeth

Earhart passait ses journées à taper au kilomètre des récits à l'eau de rose.

Amelia Earhart avait de tout autres lectures. Vers l'âge de six ans, au moment de son apprentissage de l'écriture et de la lecture, elle découvrit la « Bibliothèque Rose » et la comtesse de Ségur. Puis Alice et Fantômette. L'âge de raison atteint, le Club des Cinq devint sa référence. Mais les aventures de Sherlock Holmes détrônèrent très vite les péripéties des petits maîtres du chien Dagobert. À l'adolescence, la lecture de *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* la cloua sur son lit plusieurs jours durant jusqu'à ce qu'elle parvienne au dénouement du roman de Harper Lee.

Plus tard, au lycée, Amelia Earhart s'engagea tout naturellement vers des études littéraires. Elle se révéla brillante. Voire trop brillante pour un observateur averti des désordres qui encombrèrent l'esprit des jeunes filles quand elles atteignent l'âge des premiers flirts, une étape qu'Amelia occulta totalement. Sortant peu, lisant beaucoup, Amelia s'investit dans ses études secondaires avec acharnement, vivant son quotidien à une élévation intellectuelle quasi mormone nourrie essentiellement de lectures. Quand l'aviatrice américaine Amelia Earhart rivalisait avec Charles Lindbergh parcourant plus de trois mille kilomètres dans son Lockheed Vega, la jeune fille française effectuait de longs voyages à travers les pages de livres qui la conduisaient cependant bien au-delà des quatre murs de sa chambre.

Quiconque aurait suivi ce régime austère aurait dé péri. Pas Amelia, qui continua ainsi jusqu'à son bac qu'elle obtint sans difficulté.

Peut-être pour rendre justice à son grand-père qui n'avait jamais pu terminer ses études de lettres au Canada, Amelia entreprit de s'inscrire à l'université pour y étudier la littérature et la civilisation anglo-saxonnes.

À dix-huit ans, en première année, elle se plongea dans les grandes œuvres romanesques produites par Hawthorne, Thoreau et Steinbeck. Cela la marqua particulièrement. Puis, à la suite des écrits mythiques sur les terres vierges de James Fenimore Cooper, elle s'intéressa au concept d'errance développé par Kerouac, à la littérature de la ville de Dos Passos et Truman Capote. Au bout de cette période d'apprentissage, elle comprenait déjà un peu mieux l'identité américaine.

En troisième année, terminant sa licence, les classiques comme les modernes n'avaient presque plus de secret pour Amelia. Le cours qu'elle préférait était dédié aux « grandes figures américaines ». Elle y étudiait le symbolisme de destinées comme celles d'Abraham Lincoln et d'Henry Ford, puis de façon plus inattendue de Howard Hawks. Le point commun de ces grands hommes était d'être tous nés sur le sol américain et d'y avoir puisé de quoi se construire une histoire. Amelia passa alors en année de maîtrise et commença parallèlement une licence de phonologie anglaise. C'était une façon comme une autre de mieux comprendre ses racines familiales, d'où elle venait, aurait pu juger un psychanalyste. Une perte de temps selon sa mère Elizabeth Earhart qui se désespérait de voir arriver le moment où sa fille allait sortir le nez de ses livres et s'épanouir. Quand Amelia allait-elle finir ses études et prendre son envol ? Un comble quand on portait le même nom qu'une aviatrice.

Parce que le père d'Amelia ne voyait pas de mal à avoir une fille aussi studieuse, Elizabeth Earhart discutait parfois de ses inquiétudes avec sa mère, la grand-mère d'Amelia.

La vieille dame vivait toujours en Normandie, entourée des photos de sa vie passée avec son époux. Elle s'inquiétait beaucoup moins que sa fille. En fait, elle se réjouissait que sa petite-fille maîtrise désormais aussi bien la langue et la culture américaines que feu son grand-père Andrew Earhart.

« Vieille fille, voilà ce qui va se passer si Amelia continue à vivre coupée des autres. Elle a quand même vingt-cinq ans ! confia Elizabeth Earhart à sa mère.

— Il faut lui laisser le temps, attendre.

— *L'amour n'attend pas.* Vous le sauriez, toutes les deux, si vous aviez lu ce roman. Une jeune femme de son âge passe à côté d'un homme merveilleux parce qu'elle se consacre trop à son travail. Elle le regrette ensuite pendant très longtemps. Et même si elle le retrouve par hasard vingt ans plus tard, qu'ils se marient et vivent enfin leur histoire d'amour, Amelia n'aura peut-être pas cette chance. Crois-moi, maman.

— Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre. C'est ta fille. Fais-lui lire tes histoires si tu penses que cela lui permettra de mieux s'orienter. »

À partir de là, Elizabeth Earhart décida de parler avec Amelia par héroïnes Harlequin interposées. À la manière d'un Reader's Digest, elle lui fit promettre de lire chaque mois deux romans qu'elle sélectionnerait :

« Ce n'est peut-être pas du Proust ou du Flaubert. Mais tu verras. Ce qu'on y lit n'est pas si bête que ça ! Et puis tu dois bien ça à ta mère ! Je me fais beaucoup de souci pour toi. »

Amelia promet et s'engagea dans cette corvée mensuelle. Elle ne prenait pas trop de risques, si l'on considérait que la lecture d'un volume standard n'excédait pas une demi-heure. Et puis, elle voulait avoir la paix avec sa mère. Elle lut pour commencer *La Solitude des grands cœurs*. Elle trouva ce premier récit d'une naïveté affligeante. Contrairement à ce que pensait sa mère, elle ne souffrait nullement de ne pas avoir de petit ami ou de grande amie. Étudier lui suffisait pour s'épanouir. Le deuxième roman, *La Triste Histoire de Jane*, ne la convainquit pas davantage. Elle décida de ne pas persister et entassa sous son lit les exemplaires aux couvertures romantiques sans les lire. Elle rentra dans la dernière année de son doctorat. Elle avait beaucoup mieux à faire : une thèse à laquelle elle allait consacrer trois ans. Son programme était chargé. Elle devait se consacrer entièrement à la mythologie grecque, relire Homère, Georges Dumézil, Roland Barthes et bien d'autres pour « passer à la moulinette » toutes les grandes figures américaines qu'elle avait jusqu'ici étudiées. Son idée, l'idée qu'elle mettait en place – consciente qu'elle n'avait rien inventé – était que de nombreuses figures modernes américaines étaient les répliques de celles fondatrices de la Grèce ancienne et qu'elles s'organisaient « selon une réduction du monde à une logique binaire semblable aux écrits d'Homère ».

Dit de façon plus simple, cela donnait le Bien et le Mal, le Nord et le Sud, les Blancs et les Noirs, et collait parfaitement avec les guerriers d'Ithaque, les sirènes de Circé et autres personnages de Cyclopes.

Son puzzle mythologique gréco-américain mettant en scène les héros de l'Amérique et ceux de la Grèce antique

conquit son auditoire. Elle obtint au final une double mention avec les félicitations du jury. Amelia avait désormais vingt-huit ans et ses études étaient terminées.

Pour fêter ce titre de docteur, mais aussi parce qu'une nouvelle vie commençait enfin pour sa fille, la mère d'Amelia se mit en tête d'organiser une sorte de *commencement ceremony*. Ces remises de diplômes avec togas et écharpes étaient une tradition très anglo-saxonne. D'après Elizabeth Earhart, l'idée était très « originale ».

« Il faut marquer le coup », dit-elle à Amelia en lui faisant part de son projet. « Cela aurait tellement fait plaisir à ton grand-père. Pense aussi à ta grand-mère. » Amelia trouva cette idée stupide.

Sans tenir compte de l'avis de sa fille, Elizabeth Earhart invita des proches voisins et des anciennes camarades de classe d'Amelia. Elle acheta des boissons fraîches et confectionna des petits gâteaux. Elle décora le salon de guirlandes estampillées « Bravo », « Félicitations », « Tous nos vœux de bonheur ».

« On se croirait à un mariage, râla Amelia en découvrant ce décor de papier.

— Ce n'est pas de ma faute si en France nous n'avons pas l'habitude de fêter les remises de diplômes. Et, oui, ce sont des guirlandes de mariage. Mais c'est tout ce que j'ai trouvé au Suma », répliqua Elizabeth Earhart.

Quand les premiers invités arrivèrent, Amelia eut la très désagréable surprise de découvrir qu'elle était l'unique représentante de son âge. À la place de ses amies de jeunesse, elle était entourée de parents venus excuser et représenter leurs

enfants. Parmi eux, il y avait le père et la mère d'Hélène Struk avec laquelle Amelia avait été en maternelle et qui vivait en Australie depuis trois ans. Les parents de Patricia Zerdenstein racontèrent comment leur fille enseignait désormais l'histoire dans un centre pour handicapés légers à Toulouse. Amelia apprit également que Marlène Renault tenait une librairie à Neuilly-sur-Seine et n'avait pu se libérer. Karine Fanta, autre camarade de cours élémentaire, était tombée en dépression il y avait de cela six ans. Amelia conservait d'elle le souvenir d'une fille très tourmentée par la longueur de ses ourlets. Cela ne l'avait pas surprise. Le parcours de Patricia Zerdenstein, qui avait toujours été incapable en secondaire de retenir les dates de la Seconde Guerre mondiale, l'avait plus étonnée.

Cette célébration de diplôme fut une épreuve pour Amelia. Au fur et à mesure qu'elle parlait avec les invités, elle eut le sentiment de s'enfoncer dans la moquette du salon. Plus tard, elle prit le parti de rester derrière les plantes vertes qui encombraient tout un angle de la pièce. C'était ridicule mais on la voyait déjà un peu moins. Elle avait déjà adopté cette position de repli quand on lui posa pour la cinquième fois la même question : « Qu'allait-elle faire maintenant qu'elle avait terminé ses études ? Se trouver un travail ? Un mari ? »

Amelia réalisait qu'elle ne savait absolument pas quoi répondre. Elle essaya de se persuader que cela n'avait pas autant d'importance que semblaient le penser tous ces adultes réunis autour d'elle. Sauf qu'il fallait bien reconnaître que, presque trentenaire, elle était aussi en quelque sorte une adulte.

Elle n'eut pas à chercher trop longtemps de réponses sur son avenir.

Un article dans le journal de son père les lui fournit au petit déjeuner.

Alors qu'Amelia se cachait la veille derrière les ficus et yucca asphyxiés de sa mère, dans Paris, des jeunes filles modernes avaient fêté leur diplôme en plongeant tout habillées – et complètement saoules – dans une fontaine de la place de la Concorde. Une certaine Suzanne G., âgée de vingt-cinq ans, témoignait : « Ma génération n'a pas envie de vivre comme nos parents. Nous voulons découvrir le monde, voyager, nous amuser... C'est cela être moderne. » Amelia frémit à la lecture de cette désinhibition assumée.

Sa mère lut à son tour l'article qui faisait la une du journal, affichant une photographie de la fontaine prise d'assaut par des jeunes filles en soutien-gorge et des garçons en caleçon. « Je ne te dis pas que j'aimerais te retrouver complètement saoule et nue dans les rues. Mais quand même... Je me demande si, des fois, cela ne serait pas moins humiliant. Il faut dire que tu as fait preuve hier d'une discrétion assez remarquable en réussissant à te confondre avec les plantes... », lança-t-elle à sa fille en se resservant nerveusement une tasse de café. Elizabeth Earhart en voulait à sa fille. Sa très faible – voire inexistante – participation à la soirée qu'elle avait organisée avait mis mal à l'aise tous les invités qui avaient préféré ne pas s'éterniser.

« Maman, ne t'inquiète pas pour moi. Je pars vivre au Canada », déclara alors Amelia sans avoir le moins du monde prémédité cette décision. Cette annonce eut un effet contraire à ce que pensait Amelia. Elle avait voulu moucher sa mère. Au lieu de ça, le visage d'Elizabeth Earhart s'éclaira subitement. Enfin sa fille allait s'émanciper, rencontrer des jeunes gens dans des cafés, se rendre à des soirées pour vivre

sa vie de femme qui bientôt trouverait un mari. Comme son grand-père, Amelia allait chercher le grand amour au bout du monde. Et qui sait, peut-être aurait-elle rapidement des enfants.

Amelia était trop fière pour faire marche arrière. Elle se prépara à ce départ la mort dans l'âme. Une fois un aller simple sans date de retour bloqué, elle rechercha un lieu pour se loger... Au fur et à mesure que la date approchait, l'enthousiasme dont témoignait sa mère l'exaspérait. Les derniers jours, leurs échanges se cantonnèrent à des questions utilitaires. Adaptateurs pour prises de courant américaines, agence de change pour récupérer quelques dollars avant d'ouvrir un compte sur place... Elizabeth Earhart se résigna à l'attitude de sa fille. Leurs liens se resserreraient avec le temps. Elle avait déjà vu ce cas de figure de relations mère-fille distendues dans ses romans. Généralement, cela ne durait pas une vie entière. À l'occasion d'un mariage, d'une maternité, mère et fille se retrouvaient. Dans *L'amour triomphe toujours*, la jeune héroïne de l'histoire se réconciliait avec sa mère le jour de son mariage avec l'homme qui, au départ, avait voulu nuire à sa famille. *Pour l'amour de tous* avait été construit avec une trame similaire et se concluait par le même dénouement heureux. Une naissance permettait à une famille entière de parler ouvertement d'un secret qui avait hanté plusieurs générations.

Amelia était à mille lieues de ces considérations. Elle prit l'avion pour Toronto le 30 octobre 1990. À l'aéroport Charles-de-Gaulle, sa grand-mère, qui avait fait le déplacement, et sa mère étaient émues. Le père d'Amelia était plus sobre.

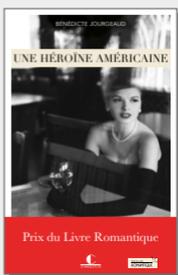
Il avait été entendu que la jeune femme s'installerait dans un petit appartement meublé situé en centre-ville, obtenu grâce à un système d'échange de son université avec celle de Toronto.

Le 31 octobre, jour de Halloween, deux heures après son atterrissage, Amelia se retrouva au pied de son nouvel immeuble. Trois marmots corrompus par la publicité essayèrent de lui soutirer des bonbons – « *A trick or a treat !* ». Bêtement effrayée, elle bafouilla trois quatre mots en anglais avant de s'enfermer dans son appartement situé au troisième étage. Elle se dit qu'emménager le jour des Morts n'était peut-être pas de bon augure.

Ce soir-là, Amelia mangea seule une pizza achetée en hâte en bas de chez elle. De l'autre côté de l'Océan, son père et sa mère dînèrent en tête à tête. Cela ne leur était pas arrivé, leur semblait-il, depuis la naissance d'Amelia. Malgré un léger pincement au cœur, ce retour à un ordre des choses naturel était une délivrance pour Elizabeth Earhart. À vingt-huit ans, sa fille avait enfin décollé de la maison, s'accordant pour la première fois avec son illustre homonyme qui, au même âge, mais en 1922, avait atteint en vol l'altitude de 4 300 mètres. Un record pour une femme à cette époque.

En matière de distance à parcourir, Amelia avait des ambitions beaucoup plus mesurées. Mais elle avait quand même des ambitions. Car pour l'heure, et n'en déplaise à sa mère, ce n'était pas un mari que cherchait Amelia. Encore moins le père de ses futurs enfants. Ses attentes étaient différentes. La jeune femme devait trouver un emploi. Son regard se porta tout naturellement vers les tourelles aux toits pointus de l'imposante université de Toronto qu'elle pouvait voir depuis la fenêtre de la cuisine où elle finissait sa pizza.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Une héroïne américaine**  
Bénédicte Jourgeaud



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON